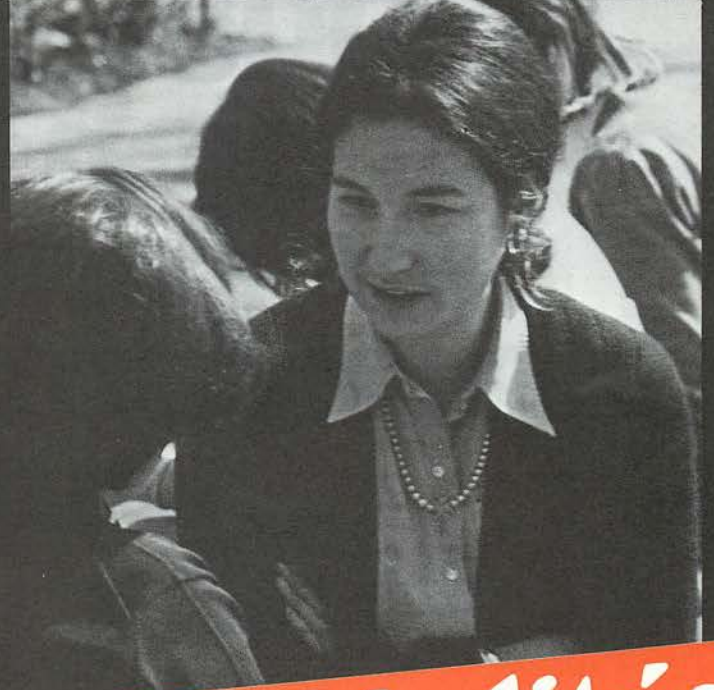
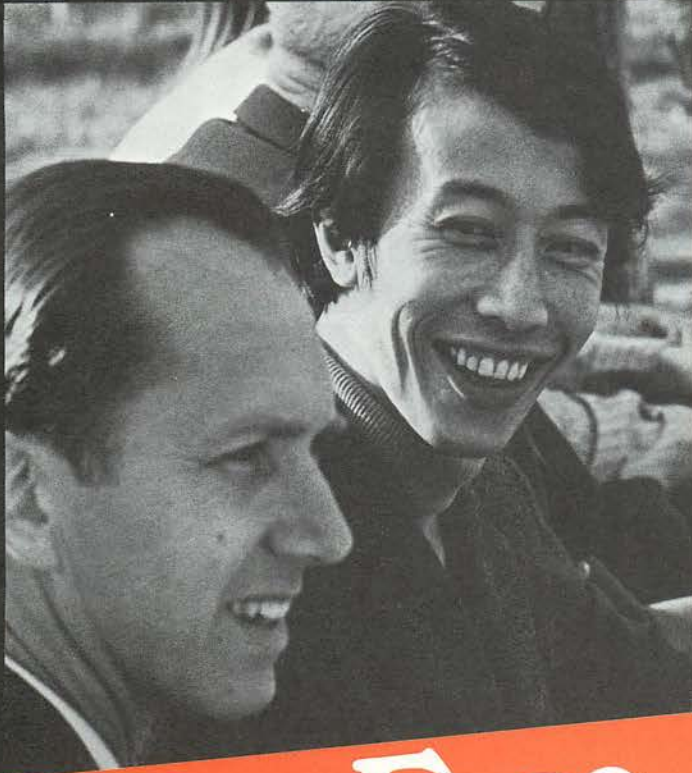
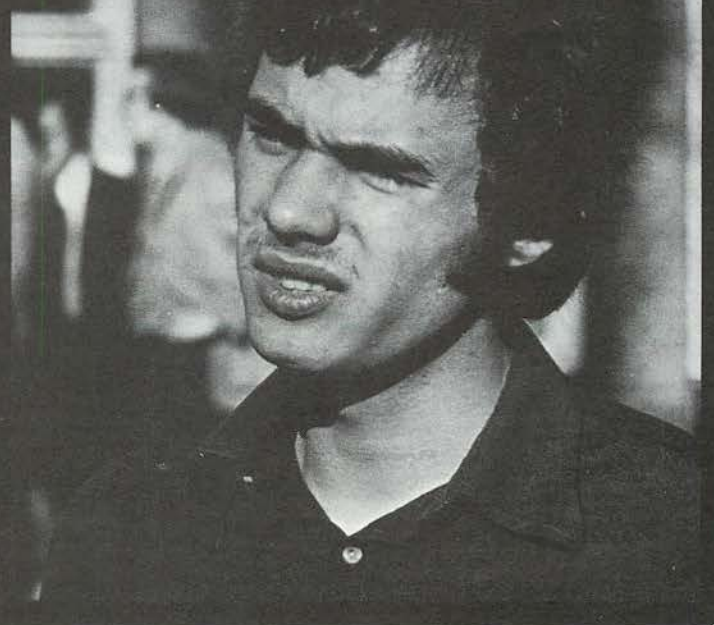
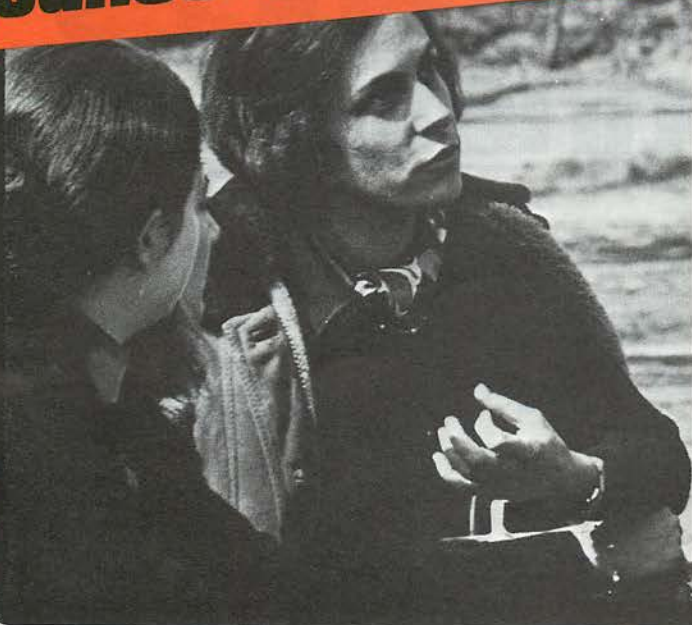


# TRIBUNE DE GAUX



**300 jeunes à Berlin** Face aux réalités ~ quel avenir ?



# Que peut-on bien faire en Amérique pendant 22 à 45 jours?

## Passer des vacances sensationnelles.

Le tarif excursion de Swissair permet de passer des vacances passionnantes et bon marché: aux Etats-Unis.

Il suffit de rester là-bas 22 jours au moins et 45 jours au plus. Avec un séjour de cette durée, premièrement on rapporte du voyage beaucoup mieux qu'une première impression fugitive, deuxièmement on a l'avantage de payer, pour un vol de ligne Genève-New York et retour

en classe économique, par Jumbo, seulement 1266 francs. (Ces conditions seront en vigueur jusqu'au 30 juin et en octobre. Du 1<sup>er</sup> juillet au 30 septembre, cela coûtera 1623 francs. A partir de novembre le prix sera de nouveau plus bas. Prix sous réserve de modifications.)

Vous voyez: l'Amérique vous a déjà fait découvrir quelque chose. Comment on peut parcourir le monde à meilleur compte.

*Swissair ou votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir des renseignements plus détaillés.*

Plus vite, plus loin.



## TRIBUNE DE CAUX

N° 5 — MAI 1974

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris  
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

**Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.**

**Responsable de la publication :**  
Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :**

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

**Administration et diffusion :**

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

**Société éditrice :**

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

**Composition, tirage offset :**

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

### ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

**Pour une année (12 numéros)**

France : FF 28. Suisse : Fr. s. : 20.—.  
Belgique : FB 250. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32 ou Fr. s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 35 ou Fr. s. 27.—.

**Prix spécial étudiants, lycéens :**

FF 15 ; Fr. s. 12.— ; FB 150.—.

**Verser le montant de l'abonnement :**

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzannes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

## Cadeau au président

« Qu'on nous parle de la France ! » s'est écrié un député au moment où se déclenchait la guerre de succession qui absorbe tant les Français depuis le 3 avril. Comme si, depuis que la maladie a emporté Georges Pompidou, c'était la France qui se retrouvait malade. Malade d'elle-même.

Certes les institutions, les libertés, l'économie sont trop importantes pour qu'on ne leur donne pas priorité et il faut que chacun de nos compatriotes fasse son choix en fonction du programme des candidats.

Mais la salutaire remise en cause des données nationales que permet une élection présidentielle va-t-elle raviver chez nous le sens du partage, et de l'effort nécessaire à l'amélioration du sort de tous les peuples ? Va-t-elle nous amener à revoir notre mode de vie, au niveau national et au niveau individuel, en fonction de la « paupérisation absolue » qui, d'après le dernier rapport de la Banque

mondiale, menace un tiers de l'humanité ?

« Qu'on nous parle du monde ! » voilà qui est tout aussi important.

Quand on songe à l'accueil réservé auprès de nos compatriotes par certains appels en faveur de tel ou tel pays en difficulté, quand on songe à l'écho suscité chez beaucoup par la mission de *Chant de l'Asie* en Indochine, force est de constater que les Français restent les porteurs d'un héritage de grandeur et de générosité. Contre toute apparence, la semence du désintéressement n'est pas morte.

Bientôt un homme sera investi du pouvoir suprême. Aussi importante que la politique qu'il suivra sera l'attitude des Français. De leur passion et de leur compassion à l'égard des misères proches et lointaines de l'humanité entière dépendront non seulement leur unité, mais leur capacité d'assumer un rôle international.

Saurons-nous faire au nouveau président le cadeau d'un peuple qui pense au monde ?

## Actualité de saint François

C'est sous les hautes futaies de la forêt des Vosges, non loin du charmant ermitage franciscain de la Bonne-Fontaine, que nous avons fait la connaissance du père Eloi Leclerc. Nous étions venus lui demander, pour la *Tribune de Caux*, un article sur saint François. Après quelques heures en compagnie de cet ami de toujours du saint d'Assise, nous nous sommes retrouvés enrichis de cette « sagesse d'un pau-

vre » dont nos lecteurs pourront faire la découverte en pages 8 et 9.

A une époque où l'inflation et les incertitudes de l'avenir attisent chez beaucoup la soif de possession et où d'autres se dépouillent de tous les signes extérieurs du matérialisme moderne, nous sommes heureux de publier ce texte qui redonne au message de saint François son sens et sa portée véritables. Ph. L.

## Cet été à Caux

De surprise en surprise, ainsi s'annoncent les conférences de Caux cet été, qui se dérouleront du 12 juillet au 16 septembre. On s'y trouvera confronté, c'est certain, à des gens venus de l'autre côté du monde dont les pré-occupations et l'expérience peuvent nous aider à regarder les nôtres dans une perspective plus réaliste. Mais c'est aussi, peut-être, un voisin, un parent, un ami, un collègue de travail que l'on y découvrira dans une optique différente.

Cette « expérience de Caux », unique en son genre, est difficile à décrire ; il faut la vivre. On la ressent non seulement dans les réunions, mais aussi dans les travaux pratiques de la maison, aux sports, aux repas et dans les multiples occasions de contacts et de réflexions.

Outre la session francophone, résultat d'une initiative de Nantais, qui aura lieu du 1<sup>er</sup> au

11 août, et dont nous avons déjà parlé dans notre précédent numéro, rappelons une rencontre internationale de parlementaires, du 10 au 18 août, et une réunion d'industriels du 31 août au 8 septembre. Mais signalons d'ores et déjà un programme spécial pour les jeunes du 13 au 23 juillet et du 25 juillet au 3 août avec des « cours de formation » et des « cours de création ». Quant aux gens d'Eglise, fidèles ou membres du clergé, ils se rencontreront du 26 au 31 juillet et centreront leur recherche sur le thème : « Que Ton Règne vienne ».

Tout cela vous intrigue ou vous intéresse ? Alors n'hésitez pas. Joignez-vous à tous ceux qui viendront cet été rechercher avec humilité « la dynamique divine pour remodeler le monde », comme le dit l'invitation à des rencontres où personne ne s'ennuiera.

Berlin est une ville qui vit tout à la fois de symboles historiques et de dures réalités. Autrefois capitale d'un empire dont l'emblème, l'aigle à deux têtes, avait tenu haut sa place dans le concert des puissances européennes, elle n'est plus aujourd'hui, comme l'écrit l'historien Joseph Rovin, qu'une double tête sans aigle.

Divisée par un mur qui rend cruelles les contradictions de deux conceptions opposées de la vie, elle n'en reste pas moins habitée, de part et d'autre, par une population courageuse et combative et, en ce qui concerne sa partie occidentale, consciente de son rôle de « vitrine de la liberté ». Ceci en dépit de toutes les marques infamantes qu'elle porte : cicatrices encore visibles des bombardements et des combats qui l'anéantirent presque entièrement, tares et taches de la société de consommation dans laquelle les Berlinoises se sont plongés avec une véritable fureur de vivre, échec relatif de la politique alliée qui a sacrifié à la liberté des deux millions de Berlinoises de l'Ouest une large bande de territoires s'étendant de la Baltique à la Tchécoslovaquie et qui a dû plus d'une fois céder aux pressions et aux exigences venues de l'Est.

Aujourd'hui encore, Berlin doit son statut à un accord quadripartite vétuste, imprégné de l'esprit de Yalta et de Potsdam et auquel tous s'accrochent néanmoins faute de trouver de meilleures solutions. Victimes de cet état de choses : les habitants des deux côtés de la ville, qui connaissent mieux que quiconque le goût et le coût de la liberté, pour l'avoir plus d'une fois perdue et recouvrée.

Pourtant, depuis la terrible partie de poker qu'a été en 1948 le blocus soviétique et les 11 mois de pont aérien allié, depuis l'insurrection des ouvriers de Berlin-Est en 1953 et surtout depuis l'érection en 1961 du mur qui, laid et hostile, cisaille en deux la ville, les données de la situation ont été profondément modifiées.

« Le 13 août 1961 (date de la construction du mur) avait marqué un échec, lit-on dans un fascicule édité par l'office de presse du Sénat de Berlin-Ouest. Il prouvait qu'un Etat communiste ne pouvait pas vivre en Allemagne s'il laissait ses frontières ouvertes. Ce jour-là, le système communiste, sous la pression des circonstances, renonçait à ses tentatives d'absorber Berlin-Ouest. Mais ce jour-là marquait également la faillite de la conception occidentale selon laquelle la réunification de l'Allemagne serait obtenue par



LBS Berlin

## BERLIN face aux réalités

une « politique de force » et selon laquelle il n'existait pas de second Etat allemand. »

Avec l'arrivée au pouvoir à Bonn du chancelier social-démocrate Willy Brandt, ancien bourgmestre de Berlin, s'instaura vis-à-vis du problème de l'ancienne capitale une politique nouvelle, inspirée du réalisme dont le président Kennedy avait fait preuve lors de sa visite de juin 1963. « Si nous voulons œuvrer pour l'avenir de cette ville, avait dit alors le jeune chef de l'exécutif américain, prenons les données telles qu'elles sont réellement, et non telles qu'elles auraient pu être ou telles que nous les aurions souhaitées. »

C'est dans cet esprit qu'une série d'accords entre les gouvernements de la République Fédérale d'Allemagne et la République Démocratique allemande et entre le Sénat de Berlin-Ouest et la RDA, tous paraphés le 3 juin 1972 par les ministres des Affaires étrangères des Quatre Grands, organisèrent les échanges entre Berlin-Ouest et la RFA d'une part, Berlin-Est et la RDA de l'autre.

La signature de cet accord devait sanctionner la fin de la guerre froide : pendant

des années, un fragile équilibre avait été maintenu pour éviter et une troisième guerre mondiale et l'abandon de l'ensemble de Berlin aux Soviétiques, équilibre dont la division de la ville fut le lourd prix à payer. Aujourd'hui on est arrivé à la reconnaissance d'un certain statu quo, bancal et douloureux certes, mais qui rend la paix moins précaire et permet des échanges qui n'étaient pas possibles de 1961 à 1971.

« Politiquement, l'accord entre les Quatre a amélioré notre situation, nous dit un des membres du Sénat de Berlin, M. Werner Müller. Dans l'euphorie de la conclusion du traité, nous avons cru que la paix était enfin venue pour de bon. Mais les choses n'ont pas été aussi simples. Le traité n'a pas accordé de cadeaux à la population et il revient à chaque Berlinoise de faire des sacrifices pour en assurer l'application<sup>1</sup>.

« Il ne sert plus à rien de s'opposer à l'existence de la RDA, poursuit le sénateur Müller ; une telle attitude ne fait qu'empoisonner les relations politiques à l'intérieur de la République fédérale. Plus personne ne peut nier le fait que le traité a établi



LBS Berlin

**Juin 1963 : Kennedy et Brandt à l'Hôtel de Ville de Berlin.**



LBS Berlin

**L'Église du souvenir, symbole de Berlin-Ouest reconstruit.**

**De nombreuses pièces du Réarmement moral ont été données à Berlin. Avant le mur, les Berlinoises de l'Est y affluaient par milliers.**



NWN

<sup>1</sup> Le gouvernement de la RDA multiplie en effet les tracasseries administratives et financières comme s'il voulait dissuader les citoyens d'Allemagne fédérale ou de Berlin-Ouest de se rendre à l'Est. Ainsi, à Pâques de cette année, moins d'Allemands se sont rendus à l'Est qu'un an auparavant, la somme d'argent à dépenser obligatoirement en RDA chaque jour ayant été entre temps doublée.

<sup>2</sup> Celui-ci est rendu d'autant plus difficile et nécessaire par la situation démographique très particulière de Berlin : près de 25 % de retraités, très forte proportion de femmes, très grand nombre de jeunes, d'où l'aggravation du conflit entre générations plus visible dans cette ville qu'ailleurs, une importante minorité de travailleurs émigrés, une population active proportionnellement peu nombreuse, etc.

aux yeux de tous la réalité de l'existence de la RDA. Mais pour la population berlinoise, c'est une épreuve de patience, car nous ne pouvons pas exiger du reste de l'Europe que nos problèmes continuent d'être assumés pour nous. D'autre part, pour continuer d'intéresser l'opinion internationale à Berlin et au problème de la paix, il faut que nous assumions notre destinée, et que Berlin soit une métropole modèle.»

Progrès social<sup>2</sup>, rayonnement intellectuel par les universités et la vie culturelle, investissements et industrialisation (Berlin est la plus grande ville industrielle entre Paris et Moscou), ambitieux programme de logements, tels sont les domaines où le Sénat de Berlin-Ouest s'active pour que la ville assume sa destinée.

En outre, malgré le mur qui fait de Berlin-Est et de la RDA la plus fermée des démocraties populaires, l'échange des idées se fait surtout dans le sens Ouest-Est. Chaque Allemand de l'Ouest a la possibilité — s'il est prêt à y mettre le prix — de passer chaque année 30 jours en RDA. Par contre, seuls les retraités ont le droit de se rendre à Berlin-

Ouest ou en RFA. A la différence des autres contacts entre Est et Ouest, il s'agit ici d'un même peuple, qui parle la même langue, puise aux mêmes sources culturelles et historiques, reste malgré tout animé du même patriotisme allemand. Et c'est peut-être à ce niveau-là que Berlin joue son rôle le plus important.

Jusqu'à la construction du mur, le contact direct était possible avec les Berlinoises et les Allemands de l'Est. Après le mur, c'est par la radio et la télévision, abondamment écoutées à l'Est, que peuvent passer les idées. De plus, les contacts privés entre Allemands, plus difficiles à établir mais plus fructueux quand ils ont lieu, sont de nouveau possibles. Evidemment, cet échange d'idées se heurte à des obstacles, que ce soient les difficultés que les autorités de l'Est dressent parfois, que ce soient le matérialisme et l'esprit rabougri de beaucoup de gens à l'Ouest. Comme nous le disait récemment la femme d'un industriel bavarois, « le fait est que nous avons de moins en moins de sujets de conversations en commun ».

De son côté, un jeune professeur berlinois,

lui-même réfugié de l'Est, nous disait : « Deux de mes amis d'études, communistes, font à l'Est de splendides carrières. Lorsque je leur rends visite, nous avons des discussions passionnées. Dans leurs propos, pourtant, je sens souvent percer un doute, un peu comme s'ils disaient : « Si notre système » est supérieur au système capitaliste, pourquoi a-t-il fallu construire le mur ? » Ils suivent régulièrement nos programmes de radio et de télévision et savent tout sur notre vie : qui sont nos acteurs préférés, quelle est la dernière chanson à succès, où nous en sommes politiquement. Ils vivent presque dans deux mondes. Nous avons grand tort d'être nous-mêmes si mal renseignés sur ce qui se passe à l'Est et sur ce qui intéresse les gens là-bas. Or nous jouissons d'un privilège qu'ils n'ont pas : celui de pouvoir façonner nos vies à notre gré.

« Beaucoup de jeunes à l'Est ne sont pas convaincus du communisme. Mais ils ne sont pas non plus convaincus par notre mode de vie. C'est une jeunesse sans choix. Ils savent ce qu'ils ne veulent pas, mais ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Alors ils se réfugient dans leur vie privée, se marient très jeunes, font de la musique de chambre et décoorent leur appartement. C'est pourquoi le gouvernement de la RDA a peur de nos programmes de radio et de télévision qui, craint-il, pourraient offrir une autre voie à la jeunesse. »

« Berlin-Ouest, nous a encore dit le sénateur Müller, peut exercer un rayonnement dans la mesure où elle agit comme une plaque tournante où se retrouvent les idées de l'Est et de l'Ouest. Nous tenons à jouer un rôle européen. De plus, nous avons une responsabilité particulière envers les citoyens de la RDA. La seule chose dont souffrent ces derniers (qui jouissent d'un pouvoir d'achat élevé, le 13<sup>e</sup> au monde, NDLR), sont les entraves à leur liberté. C'est pour cela qu'il nous faut nous battre pour le respect de l'accord quadripartite de façon à ce que puissent s'améliorer les rapports humains. »

Forts de leur riche héritage, où se mêlent l'indépendance huguenote, le dynamisme prussien, la ferveur révolutionnaire, le talent artistique et intellectuel venu des innombrables apports qui font l'Allemagne, les Berlinoises ont peut-être encore devant eux leur tâche la plus importante : montrer aux hommes une voie que ni à l'Est ni à l'Ouest ils semblent n'avoir encore trouvée.

Philippe Lasserre

# 300 jeunes à Berlin quel avenir ?

Le poulx de Berlin-Ouest bat à la Gedächtniskirche, l'Eglise du souvenir, accolée aux ruines de celle de l'empereur Guillaume détruite pendant la guerre. C'est là que se rejoignent les grandes artères commerçantes, dont la fameuse Kurfürstendamm, et que les hippies se donnent rendez-vous.

Mais ce lundi-là un spectacle différent attire l'œil des Berlinoïses. Guitares en main et souriant, une quinzaine de jeunes se sont mis à chanter. Au-dessus de leur tête, se balancent des marionnettes géantes et une banderole signalant « un manuel du révolutionnaire *Le Livre noir et blanc* » que leurs camarades proposent aux passants. En deux heures, ils en vendent deux cents. Quant aux Berlinoïses qui ne passaient pas par-là, la télévision se charge de les renseigner le soir même en retransmettant des images de la manifestation à l'heure des informations. Ainsi, par des émissions de radio, de télévision, la presse et une réunion publique, les trois cents participants à la conférence du Réarmement moral pour la jeune génération se signalent aux Berlinoïses et aux Allemands de l'Est.

Car cette rencontre a la prétention d'être davantage qu'un sympathique rassemblement de jeunesse. Pour les familles et étudiants berlinois qui l'ont conçue, son thème « Changement de l'homme — espoir pour le monde » est une réalité à proclamer énergiquement dans une ville toujours marquée par la division. Ils mettent tout en œuvre pour pénétrer de cette nécessité leurs visiteurs venus pour la plupart d'Allemagne et du reste de l'Europe, mais aussi de pays plus lointains tels le Cambodge, le Pérou et le Canada. Tour de ville, visite au Reichstag (ancien parlement allemand), exposés sur les deux Allemagnes et la situation de Berlin, confrontent une jeunesse qui n'a pas connu la guerre avec les conséquences douloureuses et encore présentes des folies de leurs aînés. Aurions-nous fait mieux ? Saurions-nous éviter une nouvelle catastrophe ? se demandent certains.

Des entretiens menés par un théologien

allemand, le Dr Bockmühl et un journaliste norvégien, Jens Wilhelmsen, éclairent les fondements du Réarmement moral. Centrés sur un thème déterminé — famille, école, industrie, politique — des séminaires de travail par groupe permettent ensuite aux participants de cristalliser leurs idées sur un sujet qui leur tient particulièrement à cœur et d'envisager des actions pratiques dans ce domaine.

Au sein du groupe « politique », la discussion est acharnée entre ceux qui accordent la priorité au changement de l'homme pour améliorer le processus démocratique et ceux qui pensent avant tout changement de structure. Deux Jusos (membres des Jeunesses socialistes, aile gauche du parti social-démocrate de M. Willy Brandt), un militant de gauche italien, y participent avec fougue de même qu'un ancien parlementaire suédois conservateur ! En fait, on dépasse vite le stade des discussions théoriques pour se poser la question : « Que puis-je faire personnellement pour améliorer le processus politique dans ma ville, ma province, mon pays ? » Les autres groupes de travail vivent une expérience analogue.



A l'action sur le Kurfürstendamm.

Pourtant, nulle pression n'est exercée. Le décor champêtre dans lequel se déroule la conférence — une fondation religieuse située en bordure de la campagne berlinoise — incite d'ailleurs à la détente.

Au cours des deux dernières réunions, nombreux sont ceux qui prennent la parole spontanément. Certains font part d'une décision d'ordre personnel, telle Karin, une écolière danoise. « J'ai haï mon père, le jugeant responsable des difficultés de mes parents, dit-elle. Cela m'a aveuglée sur ses qualités et je suis décidée à lui témoigner de l'amour dorénavant, tout en espérant que mon changement transformera notre vie de famille. »

D'autres se sont sentis stimulés dans leur pensée, tel ce collaborateur de l'université catholique Pro Deo de Rome qui accompagnait, avec le président de l'université, une délégation de vingt-cinq étudiants particulièrement vivants et contestataires.

D'autres encore lancent les débuts d'une stratégie. Jürgen G., un étudiant de Tubingue, convoque une réunion de tous les étudiants présents à la conférence. Venu de 15 universités, ils décident de garder le contact entre eux au cours des prochains mois pour poursuivre un effort commun.

L'évêque luthérien et un représentant du Sénat de la ville, venus saluer les délégués, expriment tous deux l'espoir que suscite en eux une telle rencontre.

Si le gouvernement de la République fédérale allemande a accordé avec générosité une subvention de quelques milliers de marks, l'organisation de la conférence ne s'est pas faite sans de sérieux sacrifices personnels. Plusieurs dizaines de familles berlinoises se sont arrangées pour offrir un lit à un des visiteurs étrangers ou un repas. Elisabeth Brökelmann, qui exerce le métier de physiothérapeute dans un hôpital de la ville, expli-

que : « J'ai dû mettre à l'arrière-plan tous mes intérêts personnels — sport et théâtre — au cours des six derniers mois. Tous mes dimanches et mes congés étaient consacrés aux préparatifs et aussi une bonne partie de mes ressources financières. Mais je ne le regrette pas. Nous sentions tous que cette entreprise en valait la peine. Pour nous les Berlinoïses qui avons tendance à nous replier sur nous-mêmes, cette conférence aura été l'occasion d'acquiescer une perspective plus large sur nos propres problèmes et un sens de responsabilité accru face à ceux du monde. »

C.G.

# Berlin : une famille dans la mêlée

« J'ai été un nazi convaincu jusqu'à la fin de la guerre. Lorsque la nouvelle de la mort de Hitler m'a atteint à Prague où j'étais posté, raconte Heinz Krieg, j'ai revêtu mon uniforme d'officier, j'ai acheté une gerbe de roses rouges que je suis allé déposer devant le buste du Führer à l'université et j'ai fait le salut militaire. J'entendais les étudiants murmurer autour de moi : il est fou. J'avais vingt-trois ans, et je venais de perdre toute envie de vivre. »

L'Allemand qui s'exprime ainsi est aujourd'hui professeur de dessin à Berlin. Avec sa femme et ses enfants, il a été un des principaux artisans de la conférence de jeunes qui vient de se dérouler dans sa ville. Comment donc en est-il arrivé là ?

« Nous avons pu quitter Prague juste avant l'arrivée des Russes, poursuit-il. Je me suis retrouvé dans un camp de prisonniers américain où j'ai assisté à des scènes qui ont achevé de me désespérer. Les officiers allemands, jusqu'aux généraux, s'insultaient, s'accusant mutuellement de tout ce qui s'était passé pendant la guerre. D'autres restaient assis sur leur lit, les bras ballants, comme des marionnettes. Une fois libéré, je me suis installé dans le Hartz où j'ai vécu de la vente de portraits d'enfants que j'exécutais au pastel. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais le temps de réfléchir. J'étudiais les programmes de partis politiques, suivais leurs activités ainsi que celle des Eglises. Mais rien ne me semblait convaincant jusqu'à ce que je rencontre le Parti communiste. Avec ma sœur, nous avons présenté des pièces de théâtre de gauche de village en village.

« A la même époque, j'ai été invité à une réunion du Réarmement moral par un pasteur. Frappé par l'expression joyeuse de tous les participants, j'ai décidé de tenter l'expérience qu'ils proposaient. Première conséquence : les excuses que j'ai dû présenter à ma sœur pour la façon dont je l'avais exploitée lorsqu'elle tenait mon ménage à Prague. « Prouve-moi ta sincérité, m'a-t-elle répondu. Avant-hier tu étais nazi, hier pres-

que communiste et aujourd'hui tu deviens chrétien. » Sur ce, elle est tombée malade et j'ai dû lui servir d'infirmier. La preuve était faite ! En 1946, je suis parti à Berlin étudier les beaux-arts. »

Gisela Krieg, sa femme, qui assiste à notre entretien, se rappelle de ces années d'après-guerre comme s'il s'agissait d'hier. « Nous nous sommes mariés en 1949, reprend-elle. Je venais de Hanovre et à l'époque il était interdit de se rendre à Berlin sauf pour y étudier. Notre mariage semblait impensable d'autant plus que Heinz ne disposait que d'une bourse de 100 DM pour vivre ainsi que d'une petite pension à cause de sa blessure de guerre. Mais peu à peu les choses se sont arrangées. Ainsi, alors que j'attendais notre aîné Ivo, deux chambres situées à cinq minutes l'une de l'autre nous ont été offertes pour 50 DM. Pour nous, c'était trop cher. Pourtant, nous avons eu la pensée d'ac-

cepter et, au moment d'emménager, un étudiant qui cherchait à se loger s'est présenté. Il s'est installé avec nous, nous déchargeant d'une partie des frais. A travers une série d'expériences similaires, j'ai commencé à trouver la foi. »

plus d'une équipe internationale à Berlin. Je me rappelle de celle qui accompagnait la pièce de théâtre *L'île qui disparaît*. C'était avant la construction du mur et les gens venaient en foule de la RDA voir le spectacle. Nous en logions souvent la nuit. Nos cinq enfants nous ont beaucoup secondés; ils aidaient à recevoir, à envoyer des circulaires. Nous les Berlinoises qui avons vécu l'expérience du blocus, nous comprenons le prix de la liberté. C'est pourquoi la révolte étudiante des années soixante a été un choc immense pour les hommes de ma génération et le fossé entre nous et les jeunes s'est creusé profondément. Mais on ne peut pas forcer les jeunes à accepter nos expériences, ils doivent faire les leurs eux-mêmes. »

C'est là le cas d'Ivo, son fils aîné, qui vient de terminer ses études. « J'ai eu des hauts et des bas, mais aujourd'hui, je me sens

**Heinz, Gisela et Ivo Krieg avec Emma et Willy, leurs deux marionnettes qui ont fait des interventions remarquées à la conférence de Berlin.**



totallement engagé aux côtés de mes parents, affirme-t-il. L'année passée, nous avons eu l'idée de vendre *Le livre noir et blanc* et d'autres publications deux fois par semaine dans mon Ecole d'ingénieur. Grâce à cela, nous avons pu former une petite équipe d'étudiants qui s'est réunie régulièrement chaque semaine pour préparer cette conférence. Je viens de terminer ma formation de technicien sur ordinateur et avant de me lancer dans la vie professionnelle, j'ai l'intention de travailler deux ans à plein temps au sein du Réarmement moral. »

Les Krieg ont été au centre de la conférence et de tous ses préparatifs. Malgré un enseignement astreignant pour Heinz, des examens finals pour Ivo et une famille de cinq enfants à soigner pour Gisela, ils ont fait face à tout avec une bonne humeur contagieuse. Pour eux, ce n'est qu'un début !

« Par la suite, nous avons aidé à recevoir

Catherine Guisan

Face au danger qui menace notre environnement naturel et, par suite, notre existence même, un grand spécialiste de l'écologie, le professeur Lyhn White, n'hésite pas à proposer saint François d'Assise, cet homme de Dieu amoureux de la nature, comme saint patron de l'écologie.

Dans le même temps, un film de Zeffirelli, « Frère Soleil et Sœur Lune », suscite chez nombre de jeunes un grand enthousiasme pour cet homme pauvre et rayonnant, en qui ils découvrent le prophète de cet art de vivre dont ils recherchent le secret.

Qui est donc cet homme ?

Fils d'un riche marchand drapier, François d'Assise appartenait à la classe bourgeoise qui, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, était en train de naître au sein de la vieille société féodale. La reprise du commerce avec l'Orient, à la suite des croisades, avait favorisé les marchands, les armateurs de bateaux et tout un peuple d'artisans qui habitaient les villes italiennes. Cette nouvelle classe sociale qui voyait s'accroître, de jour en jour, sa puissance économique, aspirait à se libérer de la structure féodale et à se donner un pouvoir politique propre. Ce fut l'origine du Mouvement communal. Les villes commerçantes d'Italie se ligüèrent contre les seigneurs féodaux, dans l'intention de s'ériger en communes autonomes. Elles obtinrent finalement gain de cause. Des chartes de liberté leur furent octroyées, qui consacraient l'ascension économique et politique de la jeune bourgeoisie. Celle-ci pouvait désormais gérer ses affaires comme elle l'entendait et organiser sa vie politique au mieux de ses intérêts.

### Roi de la jeunesse dorée

Un nouveau type de société allait sortir de ce Mouvement communal : la société bourgeoise, avec son système de valeurs.

François d'Assise a vu naître cette sagesse bourgeoise ; il l'a vue découler d'une double source : la richesse et la puissance. Et, jeune homme, il a bu lui-même à cette source enivrante. Initié de bonne heure au commerce paternel, François gagnait beaucoup d'argent et nourrissait de grandes ambitions. Au prix de folles dépenses, il aimait se faire acclamer roi de la jeunesse dorée d'Assise. Et il rêvait de devenir un jour un prince. Ses qualités naturelles d'entraîneur le désignaient d'ailleurs à un rôle de premier plan dans la société nouvelle. L'occasion s'offrit bientôt à lui de s'engager à fond dans la vie sociale et politique.

A cette époque, Assise entre en lutte contre Pérouse. La bourgeoisie d'Assise, avide d'expansion commerciale, veut disputer à Pérouse l'hégémonie, abattre la morgue aristocratique et supprimer les taxes et péages qui gênent les affaires. François participe à ce conflit qui dure plusieurs années et atteint son paroxysme en novembre 1202, dans la bataille de Ponte San Giovanni. Mais ce jour-là les Assisiates sont battus ; et François est fait prisonnier.

Dans l'austérité de la prison, François ne se laisse pas abattre. Il étonne ses compagnons d'infortune par son optimisme. Mais surtout il réfléchit sur l'expérience qu'il vient de vivre. Et quand, un an plus tard, il rentre dans sa cité natale, il n'est plus tout à fait le

# SAGESSE D'

Père Eloi Le

même homme. Il a vu à quel déchaînement de violence pouvait conduire la volonté de possession et de puissance. Il sait désormais, lui le fils du riche marchand drapier d'Assise, combien il est difficile d'avoir des biens et de demeurer l'ami de tous les hommes, et que là où règne le souci de l'avoir et de la puissance, c'en est fini d'une communauté de frères et d'amis. Malgré la joie de la libération et du retour, François est insatisfait ; il ne se sent plus à l'aise dans cette société qui pourtant la flatte et cherche à le séduire.

D'autre part, François est rentré de captivité avec une santé gravement altérée par douze mois de privations. Il tombe alors malade. Cette nouvelle expérience va achever de le mûrir. « Longuement travaillé par la maladie, écrit son premier biographe, Thomas de Celano, François vit peu à peu se transformer son univers intérieur. Puis il reprit vie. Appuyé sur un bâton, il allait et venait dans la maison, pour essayer ses forces. Un jour il sortit ; il se faisait une fête d'aller contempler la campagne environnante. Mais la beauté des champs, la douceur des vignes, tout ce qui est plaisant à voir, avait pour lui perdu son charme. Il resta stupéfait du changement si soudain survenu en lui-même... »

Ici commence le gémissement du pauvre dans le désert. Tout ce qu'il avait précédemment aimé et admiré, François le rejette. Il aspire à quelque chose d'autre. Mais quoi ? Il réfléchit, prie, implore. Et peu à peu il s'ouvre à une nouvelle inspiration. Non sans toutefois se laisser reprendre, à certains moments, par les anciennes idoles. Une vérité finit par s'imposer à lui : un monde nouveau de relations vraies entre les hommes et entre l'homme et la nature ne peut s'instaurer qu'à partir d'une expérience de pauvreté.

Cette expérience commence pour lui par une attention plus grande aux pauvres, par un redoublement de tendresse envers tous ceux que la société rejette : les indigents, les mendiants, les lépreux... Un jour, se promenant à cheval dans les environs d'Assise, il rencontre un de ces lépreux. Son premier mouvement est de recul, tant sa répugnance est grande. Mais il se fait violence, met pied à terre, s'avance vers le malheureux, lui remet une aumône et lui baise la main.

Par de telles expériences, François s'ouvre à l'intelligence du pauvre. Lorsqu'il revêt ainsi les haillons du pauvre et accepte de devenir un objet de mépris, il a le sentiment de revêtir le Christ et de se tenir à la place que celui-ci a choisie parmi les hommes. Désormais, la pensée du Christ pauvre et crucifié ne cesse de le poursuivre. Et il se retire dans la solitude des petites églises de la campagne d'Assise pour y méditer.

Un tel comportement devait nécessairement créer une tension entre François et sa famille. Son père qui avait mis tant d'espoir en lui ne le comprend pas ; il se sent lui-même humilié par les agissements de son fils et ses nouvelles fréquentations. Il finit par



# UN PAUVRE

clerc O.F.M.

s'emporter, enferme François dans un cachot et, en désespoir de cause, le déshérite publiquement devant l'évêque d'Assise. Le coup est très dur pour François. Mais toutes les persécutions qu'il subit de la part des siens ne font que l'ancrer davantage dans l'amour du Christ pauvre et crucifié. Lorsqu'il sort du tribunal de l'évêque, fils déshérité, désormais sans famille, sans biens, sans argent, sans amis, il se met à chanter.

« Personne ne me montrait ce que je devais faire, a-t-il écrit dans son testament ; mais le Très-Haut lui-même me révèle que je devais vivre selon la forme du saint Evangile. » Ce fut un moment décisif dans la vie de François que cette révélation de l'idéal évangélique. L'événement eut lieu, près d'Assise, dans la petite église de Sainte-Marie de la Portioncule, qu'il venait de restaurer de ses propres mains. Il assistait à la messe, lorsqu'il entendit lire l'Evangile où le Christ envoie ses disciples de par le monde : « ... N'emportez ni or, ni argent, ni monnaie, ni bourse... » « Voilà, se dit-il, ce que je désire, ce que je cherche, ce que, de toutes les fibres de mon cœur, je désire accomplir... » Aller vers les hommes, sans convoitises ni mépris, les mains nues, et leur dire qu'ils sont aimés de Dieu et qu'il n'y a de Tout-Puissant que lui seul, telle sera désormais la tâche de François.

Son exemple est contagieux. Et bientôt, sans l'avoir cherché, François se voit à la tête d'une communauté de frères qui tous partagent son idéal de pauvreté.

Si nous voulons comprendre cet idéal, nous ne devons pas oublier que François ne recherche pas la pauvreté pour elle-même : celle-ci n'a de sens et de valeur à ses yeux que par rapport à Dieu et aux hommes ; elle est un chemin vers Dieu et vers les hommes ; elle seule permet une authentique rencontre.

Par rapport à Dieu tout d'abord : pour François comme pour Pascal, la pauvreté n'est pas aimable en soi ; elle est aimable parce qu'il la voit briller dans le Christ. De plus, François n'isole pas la pauvreté de l'ensemble de la figure du Christ. A vrai dire, la pauvreté désigne pour lui toute la condition de serviteur, choisie par le Christ : condition qui voue le très haut Fils de Dieu à la faiblesse, aux humiliations, à la souffrance, à la détresse et finalement à la mort sur la croix. A l'exemple du Christ, François refuse, pour lui et pour ses frères, toute installation comme aussi tout privilège, autrement dit tout ce qui ne sied pas à la condition du serviteur.

Mais le Christ humble et pauvre n'est pas seulement, pour François, un exemple. Pas même le plus haut exemple. Dans l'abaissement du Fils de Dieu, il voit la toute-puissance de Dieu : une toute-puissance cachée, qui s'offre à nous dans la foi ; et ici la pauvreté de François prend un sens profond : elle est l'expression même de sa foi à la toute-puissance divine qui nous rejoint dans notre détresse, qui agit dans la faiblesse et nous sauve gratuitement. Etre

pauvre, c'est reconnaître notre impuissance radicale et témoigner, par notre faiblesse même, de la toute-puissance de Dieu « qui nous a créés et rachetés, qui nous sauvera par sa seule miséricorde, qui malgré nos faiblesses et nos misères, malgré nos corruptions et nos hontes, malgré notre ingratitude et notre malice ne nous a fait et ne nous fait que du bien ».

Par rapport aux hommes, la pauvreté, telle que l'envisage François, est aussi un chemin de réconciliation. Jeune homme, il a expérimenté, avons-nous dit, combien l'avidité de la richesse et de la puissance était source de divisions et de luttes entre les hommes. C'est pourquoi il a voulu renoncer à toute possession. On ne dira jamais assez à quel point la pauvreté de François est liée à son amour des hommes. A l'évêque d'Assise qui veut le modérer dans son dépouillement, il répond : « Si nous avions des biens, il nous faudrait des armes pour les défendre. »

Pour François, il n'était pas nécessaire de posséder beaucoup de biens pour se comporter en maître. A un frère qui lui demandait, un jour, l'autorisation de posséder un psautier, François répondit avec humour : « Quand tu auras ton psautier, qu'est-ce que tu feras ? Tu iras t'asseoir dans un fauteuil ou sur un trône, comme un prélat, et tu diras à ton frère : « Apporte-moi mon psautier. »

Parce qu'il avait compris cette tragédie de l'avoir, François renonça à l'argent qui est à la racine de la puissance. Il rejeta toute volonté de domination, y compris la plus subtile de toutes, celle des clercs. Il voulut devenir un homme simple. Pauvre de biens et de puissance, il était en paix avec tous.

## Frère d'une multitude d'amis

Au milieu d'un monde hérissé de tours et creusé de fossés, son univers à lui était sans donjons ni murailles. François vivait de plain-pied avec tous les hommes et il portait sur chacun d'eux un regard plein de respect et de lumière : l'œil chez lui était devenu merveilleusement humain ; et tous ses sens aussi étaient devenus des sens humains. Les êtres avaient cessé d'être pour lui des objets de possession et de domination. Il devint le frère d'une multitude d'amis.

Cela le mena loin : hors des frontières de la chrétienté temporelle. En pleine croisade, il partit pour le Proche-Orient, non pour prendre part aux combats, mais pour rencontrer ceux qui ne pensaient pas comme lui. Il eut avec le sultan Mélik el-Kâmil plusieurs entrevues. Le désintéressement de sa démarche et le rayonnement surnaturel de sa personne impressionnèrent tellement le chef musulman qu'il put l'entretenir en ami des choses de la religion. Il dut même se dérober aux honneurs et aux cadeaux dont le sultan voulut le combler.

Sagesse d'un pauvre ! François d'Assise n'a pas écrit de traité de sagesse. Mais quand il voulut nous dire ce qu'était pour lui l'essentiel, ce frère des troubadours s'est mis à chanter. Son *Cantique du Soleil*<sup>2</sup> exprime le secret de sa présence rayonnante au monde. Il nous révèle un homme en qui les profonds ont la couleur du soleil et la transparence des sources.

<sup>1</sup> Père Eloi Leclerc, *Sagesse d'un Pauvre*, Editions Franciscaines (9, rue Marie-Rose, Paris 14<sup>e</sup>).

<sup>2</sup> Père Eloi Leclerc, *Le Cantique des Créatures*, Editions Fayard.

## Saigon : la dynamique du silence

*De Saigon, Jean-Jacques Odier nous apporte ici la suite de ses impressions, notées au jour le jour. Il se trouve au Viêt-nam avec une délégation du Réarmement moral.*

**8 mars.** Nous nous adressons aujourd'hui à 3300 responsables de villages à l'occasion d'un de leurs cours de recyclage à Vung Tau, l'ancien cap St-Jacques.

Les hommes à qui nous devons parler sont des cadres de développement rural, recrutés et affectés par groupes de 6 à 30 par village aux tâches de coordination et de reconstruction en liaison avec les autorités locales. Spectacle impressionnant que cette foule d'hommes portant tous le pyjama noir, assis en tailleur sous un vaste hangar. Demain, ces cadres feront des centaines de kilomètres pour retourner dans leur village. Que leur dire en 90 minutes qui puisse stimuler leur imagination, leurs énergies, les aider à forger autour d'eux cet esprit démocratique qui est dans la tradition des villages vietnamiens mais que la guerre a si souvent atrophié ? Nous sentons là le poids de la tâche qui nous est confiée, non seulement aujourd'hui, mais tout au long de notre séjour. Nous aurions aimé rencontrer ces hommes, entendre leurs inquiétudes, leurs aspirations, mais hélas leur temps est minuté ; ils doivent passer sans attendre à un autre point de leur programme : les transmissions. Espérons que nous aurons pu au moins leur « transmettre » quelques sujets de réflexion.

**12 mars.** Nous avons passé la soirée dans une magnifique demeure, richement décorée, avec un goût parfait. Notre hôte est plein de courtoisie. Nous imaginions, au premier abord, que la conversation resterait sur le mode superficiel et mondain. Mais il y a dans le cœur de tant de Vietnamiens la soif d'une vie plus utile, plus vraie, que l'échange a tout de suite porté sur des sujets essentiels. Puis nous avons proposé un moment de réflexion où chacun noterait les pensées qui lui viendraient à l'esprit. Cette suggestion parut toute naturelle. Si j'avais encore le moindre doute sur la valeur et la portée de tels moments de silence, il serait dissipé maintenant. Chacun fit part de ses réflexions. Celles-ci sonnaient si justes, si authentiques, ouvraient de telles perspectives d'espoir que toute phrase supplémentaire sortie de notre

raisonnement aurait ensuite semblé déplacée. L'Esprit a soufflé ce soir. Et l'on peut se demander si, dans notre vie quotidienne, dans nos rencontres, nous donnons suffisamment de place à la fraîcheur inattendue que peut nous apporter la réflexion silencieuse face à notre conscience.

### Contre la corruption

**17 mars.** Les journaux ont annoncé qu'un directeur provincial d'un service public vient d'être condamné à mort pour détournement de fonds. C'est le verdict le plus sévère qui ait été prononcé depuis longtemps à l'encontre d'un fonctionnaire pour ce genre de délit. Une conversation avec un haut fonctionnaire nous montre l'étendue du problème. « La lutte contre la corruption n'atteint que les sous-fifres, nous dit-il. Les bas salaires, dus aux difficultés économiques de notre pays, sont bien sûr la raison principale de cet état de choses. C'est pourquoi il est urgent de nous atteler surtout à développer notre économie. »

Il est difficile, au Viêt-nam, de lutter contre la corruption. Certains chefs militaires ou civils ont essayé de mener ce combat en solitaires ; quelques-uns d'entre eux sont alors devenus la cible des Viêtcongs, qui trouvent dans l'état de pourriture un terrain infiniment plus propice à leur action.

Vitupérer contre la corruption n'a strictement aucun effet, c'est évident. Se poser en champion de l'intégrité, c'est s'attirer la risée de quelques-uns et la méfiance de beaucoup. Quelques hommes qui auraient le courage de reconnaître leurs fautes, si minimes soient-elles, et de les réparer en étant prêts à encourir la rigueur de la loi, pourraient créer un choc psychologique et entraîner beaucoup d'hésitants à s'amender. Qui va commencer ?

**22 mars.** Dans la fraîcheur d'un jardin balayé par la brise, s'est réuni ce soir, comme chaque semaine, un groupe de Vietnamiens qui veulent agir dans l'esprit du Réarmement moral. Une intervention ne passe pas inaperçue. Celle d'un officier supérieur décrivant avec gestes à l'appui les hésitations qu'il a eues à prendre le téléphone pour s'excuser de ses torts auprès d'un ami. Les rires qui fusent à l'écoute de ce récit me rappellent cette phrase d'un

humoriste anglais qu'on pourrait traduire ainsi : « Le rire est le cri du cœur qui indique que l'on se reconnaît dans les tribulations d'autrui. »

Dans une situation comme celle du Viêt-Nam, où les relations personnelles jouent un tel rôle, ceux qui penseraient que ce ne sont là que des bagatelles auraient tort.

**28 mars.** Dans des conditions difficiles, devant un auditoire que nous ne voyons même pas dans la nuit et qui nous distingue à peine à la lumière blafarde d'une seule ampoule, nous prenons la parole à l'Ecole nationale d'administration. La grande salle est en réparation, aussi les étudiants sont assis dans la cour d'entrée. Heureusement une sonorisation permet à nos voix de couvrir les pétarades du boulevard tout proche.

Nous présentons, non sans quelques ratés techniques, le récit réalisé sur bande sonore et diapositives de cet employé des douanes chypriotes qui a travaillé au rapprochement des deux communautés ethniques de son île. Nous nous demandons si une histoire qui se déroule dans un cadre de vie aussi éloigné du leur peut toucher nos spectateurs. Les longues conversations que nous avons ensuite avec une trentaine d'entre eux nous révèlent des jeunes extrêmement ouverts aux problèmes du monde, sérieux, à la recherche de ce qu'ils peuvent faire pour leur pays. L'entretien de ce soir est parmi les meilleurs que nous ayons pu avoir avec des étudiants vietnamiens.

### Ouverture

**31 mars.** Journée de réflexion au bord de la rivière de Saigon. La brise tonique du matin nous fait oublier la chaleur pesante de ces derniers jours.

Nos amis discutent avec beaucoup de liberté les problèmes qui se posent pour l'avenir du Viêt-nam. Contrairement à certains pays où l'anticommunisme est une obsession, l'ouverture d'esprit de nos interlocuteurs est très encourageante, d'autant plus qu'elle s'accompagne d'une vue réaliste des problèmes moraux qu'il leur faudra résoudre.

Une des caractéristiques de cette rencontre est la présence de six familles au complet, ou presque. Les plus jeunes ont pu travailler à la rédaction d'un message à l'intention de la conférence du Réarmement moral à Berlin ; bonne occasion pour eux d'une brève échappée vers d'autres régions d'un monde qui leur paraît bien lointain ; ici les événements nationaux sont omniprésents.

# Européens à Washington : en toute franchise

*Ces notes de voyages ont été rédigées au cours d'un séjour aux Etats-Unis effectué en compagnie d'un député ouest-allemand, M. Adolf Scheu et d'un membre du parlement italien, M. Karl Mitterdorfer. Ces hommes avaient été invités par un groupe de membres du Congrès américain qui avaient entendu parler des rencontres parlementaires de Caux et du désir des participants de s'entretenir en toute franchise, mais sans publicité, des relations atlantiques.*

**22 mars.** Les parlementaires européens dont c'est la première visite aux Etats-Unis se sentent, en visitant le Capitole, comme les Grecs anciens visitant la capitale de l'empire romain, tant l'on ressent que les Etats-Unis sont un pays puissant, mais replié sur soi, et qui ne se laisse pas beaucoup ébranler par les événements qui se produisent en dehors de ses frontières. Seule exception : la crise pétrolière, qui bouscule les habitudes de l'automobiliste invétéré qu'est l'Américain moyen.

Visite à M. B., vétéran du Congrès, représentant d'un Etat du Sud. Il aborde la question des relations américano-européennes et dit, de façon provocante, que ses compatriotes ne peuvent pas comprendre pourquoi ils devraient contribuer à la défense du vieux continent et par là permettre à différents pays européens de financer des programmes sociaux que les U.S.A. eux-mêmes ne peuvent pas se payer. Les deux parlementaires européens savent que cet argument est plutôt spécieux, mais ils ne veulent pas, dès leur première visite, s'engager dans une grande discussion. C'est pourquoi ils préférèrent surtout écouter.

Avec le sénateur B., un des plus puissants hommes politiques du Sud, il s'agit principalement d'arguments d'ordre financier. De toute évidence, il croit encore à un monde foncièrement sain et équilibré. Bien qu'il ait beaucoup voyagé, il n'est pas conscient de la lutte idéologique très serrée qui est en train de se mener dans le monde. Une seule chose semble retenir l'attention de ce sénateur, dont la circonscription compte cinq millions d'habitants : lorsque le député allemand lui parle de l'importance qu'il attache

dans sa vie au moment de silence quotidien qui lui permet de repenser ses priorités et de ne plus être manipulé par la machine politique.

**24 mars.** M. H., membre éminent de la commission des Affaires étrangères de la Chambre des représentants et une des « locomotives » de son parti, rend hommage à l'idée d'engager un dialogue direct et franc sur ces problèmes. Il se plaint du vide et de l'inutilité de nombreuses rencontres internationales et nous dit sa préférence pour des entretiens en petits groupes aboutissant à de véritables conclusions. A côté de la diplomatie officielle, les échanges d'idées au niveau intermédiaire sont pour lui d'une importance capitale.

**27 mars.** M. William Saxbe, le ministre américain de la Justice, reçoit les parlementaires européens dans son ministère qui, depuis le début de l'affaire Watergate, joue un rôle clé. M. Saxbe, qui était jusqu'à récemment sénateur de l'Ohio, a pour double tâche de préserver l'indépendance de la justice américaine par rapport au pouvoir et de fournir au président tous les moyens de se défendre contre des attaques injustes dont il pourrait être l'objet.

M. Saxbe est encouragé par les conclusions que les Européens ont tiré de leur visite à Washington et intéressé quand le député allemand lui dit que trop d'Européens ne

pensent qu'à leur propre continent et ne prennent pas assez de responsabilités pour ce qui se passe dans le reste du monde. Et il manifeste son accord complet avec l'idée de multiplier ce genre de rencontres entre parlementaires de part et d'autre de l'Atlantique.

**28 mars, New York**

A peine arrivés, nous sommes conduits au bâtiment des Nations Unies et reçus dans son bureau du 38<sup>e</sup> étage par M. Kurt Waldheim. Avec brio et maîtrise, le secrétaire général des Nations Unies nous entraîne dans un tour d'horizon des problèmes mondiaux auxquels son organisation est confrontée quotidiennement ; nous passons ainsi du Proche-Orient au Viêt-nam pour revenir à New York où va se tenir à partir du 8 avril une session spéciale de l'Assemblée Générale consacrée au problème des matières premières.

Au déjeuner, un délégué nous dit : « Cela fait des dizaines d'années que nous menons ici une guerre de position. D'abord la ligne de démarcation opposait l'Est à l'Ouest, puis le Nord au Sud. Maintenant nous savons qu'il n'en est plus ainsi, mais il y en a encore parmi nous qui sont terrés dans leurs tranchées sans même se rendre compte qu'ils sont complètement dépassés. »

A l'issue de ce séjour, il nous apparaît que chaque Américain et chaque Européen, pour un peu qu'il ait le moindre bon sens, sait que l'Europe a besoin de l'Amérique et l'Amérique de l'Europe. Il appartient maintenant aux meilleurs hommes, des deux côtés de l'Atlantique, de donner un contenu nouveau à cette relation si vitale pour le monde entier.

*Pierre Spoerri*



**En conversation à Washington. De droite à gauche : M. William Saxbe, ministre américain de la Justice, M. Robert Webb, journaliste à Washington, M. Adolf Scheu, député social-démocrate allemand, M. Pierre Spoerri, notre correspondant, M. Karl Mitterdorfer, député italien pour le Haut-Adige.**

# Autour du monde avec le Réarmement moral



Rengfeit

M. Chantharasy, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères du Laos (2<sup>e</sup> à droite) et d'autres membres du comité d'accueil reçoivent « Chant de l'Asie » à Vientiane.

## Chant de l'Asie au Laos

La troupe de *Chant de l'Asie* se trouve depuis le début d'avril au Laos. Il s'agit, rappelons-le, de ce spectacle musical de chants, de danses, de sketches créé par de jeunes Indiens bientôt rejoints par d'autres Asiatiques venus des quatre coins du continent, et qui expriment en deux heures « les joies, les souffrances et l'espoir d'une Asie en marche ».

La première a eu lieu à Vientiane le 10 avril, en présence de Son Altesse le Prince Souvanna Phouma, Premier Ministre, de M. Leuam Insisienmay, vice-premier ministre et de membres du nouveau gouvernement de coalition appartenant aux deux bords.

Dans un message adressé à la troupe à l'occasion de son arrivée au Laos, le Premier Ministre écrit : « J'ai suivi de très près les activités du Réarmement moral dans le monde. Celles déployées avec patience et dévouement en Inde par Rajmohan Gandhi et par ses associés et amis ont suscité en moi un intérêt tout particulier, surtout depuis la création du *Chant de l'Asie*. Le Laos étant lui-même fermement attaché aux grands principes moraux sous toutes leurs formes et manifestations, est très heureux de pouvoir accueillir sur son sol cette troupe artistique.



Je demande à tous et particulièrement aux jeunes d'échanger idées et expériences avec les membres de cette équipe internationale. »

Le comité d'accueil mis sur pied pour recevoir la troupe comprend des représentants des divers ministères, de l'armée, de la police et la présidente de l'Association des femmes laotiennes. Un millier de personnes se pressaient à la première : outre les personnalités déjà mentionnées, on remarquait le président de la Commission internationale de contrôle, des ambassadeurs, des généraux. Le président du comité d'accueil, M. Phagna Leuam Rajasombat, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, prit la parole avant le lever du rideau. « A l'heure actuelle, souligna-t-il, la population lao tout entière, qu'elle soit dans le pays ou à l'étranger, n'aspire qu'à la paix et à la prospérité. Et nous pensons que la situation politique actuelle, à l'heure du rapprochement de toutes les couches sociales, au moment de la prise de conscience de la jeunesse lao, est particulièrement favorable à la visite au Laos de cette troupe. »

A l'issue du spectacle, M. Rajmohan Gandhi prit également la parole pour souligner qu'il voyait dans *Chant de l'Asie* « un essai de capter l'esprit millénaire de l'Asie. Nous pensons que le Laos est appelé à un grand destin, poursuivit-il. Ses traditions, les besoins du monde actuel, la vision de sa tâche historique pourraient faire de lui un pays qui donne un espoir aux autres nations, proches ou lointaines. Quand des vérités anciennes sont vécues véritablement et sans peur, elles retrouvent leur élan moderne et révolutionnaire et permettent de façonner la société juste à laquelle aspirent les hommes. »

Un enregistrement sur bande magnétique réalisé par des artistes laotiens permettait au public de suivre le spectacle dans sa langue ; des diapositives projetaient la traduction des chants.

**S. A. le prince Souvanna Phouma, président du Gouvernement provisoire d'union nationale et S. A. le prince Souphanouvong, président du Conseil politique national de coalition se rencontrent pour la première fois depuis dix ans.**

## Cinq continents à Pretoria

Lorsque le Maire de Pretoria M. C. Young ouvrit le 9 avril dernier une assemblée internationale du Réarmement moral pour toutes les races, des Noirs, des Métis, des Indiens, des Blancs, assis les uns à côté des autres, remplissaient jusqu'au dernier gradin le vaste auditorium de l'Université d'Afrique du Sud ; parmi eux des juges chevronnés, des pasteurs de l'Eglise réformée, des dirigeants africains des Bantoustans et des communautés urbaines. Cent cinquante personnes venues de 25 pays étaient massées sur l'estrade. Elles furent saluées continent par continent, par les applaudissements de l'assemblée, spécialement les Brésiliens, les Maoris et les Néo-Zélandais blancs qui venaient d'arriver. M<sup>me</sup> Irène Laure, de France, prit la parole au nom des Européens. Parmi trente Rhodésiens, Blancs et Noirs, se trouvaient des agriculteurs, des hommes d'affaires et des personnalités politiques.

M. C. Claassen, un ancien juge à la Cour suprême d'Afrique du Sud, souligna que le Réarmement moral agit à trois niveaux : personnel, national et international. Parlant des relations entre les races, il ajouta : « Mon attitude envers d'autres races était totalement fautive ; elle était un mélange de supériorité innée et d'indifférence. J'ai dû m'en excuser auprès de nombreuses personnes. Je me suis rendu dans la capitale du Basutoland et, devant l'assemblée nationale, j'ai demandé pardon aux dirigeants de ce pays pour mon attitude. »

Le premier ministre du Bantoustan de Lebowa, M. Cedric Pathudi, était l'un des trois chefs de gouvernement sur l'estrade. « Nous sommes partis tard dans la course pour construire un monde libéré de la peur, de la haine et de l'égoïsme, dit-il. Mais cela ne signifie pas que nous n'atteindrons pas la ligne d'arrivée, pour autant que nous persévérerons. Nous aimerions accélérer les changements

et rattraper les meilleurs des autres pays du monde engagés dans cette lutte. »

M. Ben Wegesa, directeur de lycée et auteur kenyan, déclara pour sa part que « venir en Afrique du Sud de ce que nous appelons « l'Afrique libre » est très difficile. Puisque l'Afrique du Sud nous a permis de venir, c'est un défi pour nous autant que pour vous. Nous sommes ici parce que nous croyons que Pretoria se prépare à faire face au défi et à prendre l'initiative ». A sa suite, l'évêque anglican de Lagos, Mgr Kale, affirma qu'il était venu dans l'espoir d'apprendre et de voir tout ce qu'il pouvait, « et surtout, continua-t-il, de travailler avec cette armée du Réarmement moral afin de nous mettre à vivre ensemble comme Dieu nous l'ordonne. »

Un Hollandais, M. Jaap Windig, raconta dans quelles circonstances il avait été amené à proposer une motion au dernier Synode de l'Eglise réformée hollandaise (Nederlands Hervormde Kerk) désapprouvant la politique préconisée par le Conseil œcuménique des Eglises au sujet de l'Afrique du Sud. Au lieu de retirer les investissements étrangers, il proposa de promouvoir « des investissements créateurs de meilleures conditions de vie », spécialement dans les Bantoustans, dont il avait rencontré plusieurs dirigeants après la conférence de Caux l'an dernier. Cette motion fut adoptée au Synode par 44 voix contre 1. « L'Afrique du Sud est un cas-test pour mettre à l'épreuve la puissance du message chrétien, affirma M. Windig. D'autres croient que c'est un terrain idéal pour essayer d'autres idées. Le Réarmement moral rappelle aux Eglises quelle est la source de leur message ; elles doivent se souvenir que ce n'est que par l'obéissance à Jésus-Christ que des changements sont possibles dans la vie des hommes, dans les relations entre eux et dans la société. »

M. Malcolm Mackay, qui fut ministre de la Marine dans le gouvernement australien, traduisit pour ses auditeurs les sentiments qui furent les siens lorsque ses responsabilités ministérielles le placèrent face à face avec l'accroissement des moyens militaires mondiaux, spécialement ceux de l'URSS. « Je ne voyais aucun espoir poindre sur un sombre horizon, dit-il, et je craignais pour l'avenir de la démocratie. Dans le Réarmement moral j'ai découvert une force, une stratégie, la source d'un pouvoir qui viendra peut-être à temps pour éviter au monde une destruction sans précédent. »

Quant à M. George Daneel, pasteur de l'Eglise réformée hollandaise d'Afrique du Sud, il parla en afrikaans du rôle que son pays pourrait jouer pour construire un monde nouveau. « Le changement commence, déclara-t-il, non quand nous relevons les fautes des autres, mais quand nous faisons face à nos propres fautes. En tant que Blancs, nous portons une énorme responsabilité. Les avantages matériels que nous avons consentis aux Noirs ne sont pas suffisants. La vraie question est de savoir si nous saurons gagner la confiance des autres races. De la réponse à cette question dépend notre avenir. Nous ne pourrons le faire qu'à une seule condition : reconnaître nos torts. La destinée de l'Afrique du Sud n'est pas de rester un pays aux problèmes difficiles, mais un pays qui donne tout ce qu'il a de meilleur pour trouver des solutions — non pas seulement pour assurer notre paix et notre confort, mais pour donner la réponse dont le monde a besoin. »

Au cours de cette soirée, une pianiste norvégienne, M<sup>me</sup> Ruth Lagesen, a interprété divers morceaux de Grieg, et le chœur d'hommes africains *The serenaders*, dirigé par M. Michael Rantho, a chanté à plusieurs reprises. A la fin de la soirée toute l'assemblée s'est levée pour entonner l'hymne africain *Nkosi sikelele Africa*.

Les réunions de l'Assemblée ont vu converger au cours des jours suivants des délégations venues de Swaziland, du Lesotho et du Mozambique. Peu après, les délégations étrangères ont été invitées à se rendre dans plusieurs Bantoustans.

## Sur les bords du Rio de la Plata

Quatorze Uruguayens, dont plusieurs dockers du port de Montevideo, avaient pris l'initiative de convoquer peu avant Pâques une conférence internationale du Réarmement moral. Plus qu'une conférence, ce rassemblement d'hommes et de femmes de tous les milieux, venant aussi d'autres pays sud-américains, d'Europe et des Etats-Unis, rendit possibles des contacts fructueux avec des responsables civils et militaires, ecclésiastiques et ouvriers. A la conférence même,

qui se déroulait à l'Automobile-Club de Montevideo, le directeur du port envoya son collaborateur chargé des relations publiques assister à chacune des séances parce que, affirmait-il, « la direction du port voit dans le Réarmement moral non seulement la réponse aux problèmes de son entreprise, mais à ceux du pays et du monde. » Le quotidien *El Pais* souligna la participation nombreuse des dockers à cette rencontre, où ils venaient souvent avec femmes et enfants. D'autres se rendirent à un *asado* pour s'entretenir avec des militants syndicalistes européens. Ces dockers aimeraient faire de leur port « un modèle » et le directeur du port souhaite que celui-ci devienne un « point d'appui du Réarmement moral ».

L'Uruguay est un pays qui connaît des jours difficiles. Chaque mois, un avion jumbo des Qantas Airlines emmène en Australie des immigrants uruguayens, quittant des terres pourtant fertiles. Des agriculteurs de l'intérieur délaissent leurs exploitations, attirés par les mirages de la capitale. On compte que sur cent étudiants uruguayens, pourtant mieux formés que dans la plupart des autres pays d'Amérique latine, quinze s'expatrient pour chercher un emploi au Brésil ou en Argentine, ou pour des raisons politiques. Inflation et corruption ont entraîné une réaction des militaires, puis un coup d'Etat que beaucoup considéraient comme inévitable. On estime à 4000 le nombre des « tupamaros » en prison.

L'afflux vers la capitale a comme corollaire un énorme surplus de main-d'œuvre qui se traduit par une bureaucratie aussi inefficace que pléthorique. L'un des initiateurs de la conférence, fonctionnaire au secrétariat à la Présidence, avait décidé de traiter le même jour tous les dossiers qui arrivaient sur son bureau. Cet exemple, rapporté à la conférence, suscita l'étonnement de beaucoup et l'irritation d'autres qui se sentirent visés !

Parmi les personnalités qui assistaient à la conférence, on notait l'ancien ministre argentin du Travail, M. Raúl Migone, qui fut aussi ambassadeur de l'Organisation des Etats américains à Genève. Le ministre des Affaires étrangères de l'Uruguay, M. Juan Carlos Blanco, assista à la dernière séance de la conférence au cours de laquelle il rappela, non sans humour, que « les ministres passent », mais qu'il souhaitait, « en tant qu'homme, participer à une révolution morale où chacun commence par soi-même ».

## En Albanie, un homme nouveau ?

A l'heure actuelle, des jeunes Occidentaux se tournent vers Mao et sa révolution permanente qui, au-delà du changement des structures, cherche à bâtir un « homme nouveau ». Peu nombreux sont ceux qui peuvent aller juger sur place, mais en Europe, un pays qui a choisi une voie comparable entrouvre ses frontières : l'Albanie, où j'ai eu le plaisir de séjourner brièvement.

C'est un petit pays, d'à peine 30 000 km<sup>2</sup>, presque entièrement montagneux, mis à part la plaine côtière naguère marécageuse.

La population (2 millions d'habitants) a su conserver, malgré cinq siècles d'occupation turque, sa langue et ses traditions intactes, ce qui dénote une force de caractère certaine ; elle s'est libérée seule en 1945, ce qui a sans doute facilité en 1960 sa décision de renoncer à toute aide de l'Union soviétique, qui présentait des exigences inacceptables.

Le dirigeant n° 1 du pays, Enver Hoxha, est l'objet d'une grande vénération qui dure depuis la guerre, pendant laquelle il avait fondé le Parti communiste et dirigé la Résistance.

En 1939, l'Albanie, — annexée par l'Italie — était le pays le plus arriéré d'Europe (société de servage) et comportait 80 % d'illettrés, dans une population ravagée par la malaria. Il va donc sans dire que le modèle de démocratie occidentale y était inconnu du peuple et ne séduisait en rien la bourgeoisie des latifundia. En cet état de choses, pour les Albanais, comme jadis pour Lénine, le visage du communisme ce fut « les soviets plus l'électricité ». Aujourd'hui l'Albanie exporte de l'électricité et sa réussite économique, malgré les terres ingrates, est éblouissante.

Mais qu'advient-il de l'homme ? On vante au visiteur le faible taux de délinquance et le peu d'appareil policier visible. Chaque citoyen est le gardien de l'honnêteté et de la droiture de tous. Il semble que, pour des délits mineurs, on cherche plus la rééducation que la répression ; le système critique — autocritique fonctionne. Toutefois les prisons existent. Sur des « feuilles-foudres », chacun peut indiquer les erreurs ou les fautes de tous ses camarades, ce qui suppose une haute conscience des utilisateurs, pour éviter tout règlement de comptes personnel ; cela re-

vient à dire que l'un des moyens employés pour créer l'homme nouveau exige pratiquement qu'il existe déjà.

Je lis dans un dépliant pour étrangers : « L'une de nos plus grandes victoires est la création de l'homme nouveau, aux traits moraux socialistes... »

J'ai cherché à connaître quels sont ces traits moraux :

— L'homme nouveau doit être désintéressé, délivré de l'égoïsme petit-bourgeois et libéral. Or, les circonstances historiques ont fait que réellement l'intérêt du plus grand nombre s'est trouvé confondu avec l'intérêt collectif, à savoir l'existence d'un Etat albanais. Aujourd'hui la propriété privée est en voie de disparition ainsi que, par exemple, les motivations matérielles (primes, etc.) pour le rendement de la production ; cependant il existe des primes morales (sortes de tableaux d'honneur) et la crainte des critiques, souvent publiques, doit inciter plus d'un travailleur à donner toute son énergie à son travail, ainsi qu'à la vie politique et culturelle très animée.

Mais on ne peut nier qu'il existe dans la jeunesse un remarquable esprit de service et un patriotisme enthousiaste.

— Cet homme nouveau, dit-on encore, ne se crée pas de faux besoins personnels ; il est donc honnête.

— Il est nécessaire à la marche du système que l'homme nouveau soit pur moralement et idéologiquement. Les Albanais refusent notre société de façade et de laisser-aller. Par exemple les visiteurs étrangers sont tenus de se conformer aux tenues vestimentaires prescrites et à la longueur de cheveux correcte voire stricte (pour nous !) imposée aux Albanais.

L'homme nouveau est fraternel... avec ses amis : les Albanais vivent dans la crainte perpétuelle d'une intervention extérieure visant à les ramener dans l'un ou l'autre des deux blocs. Leur vigilance est sans relâche à l'intérieur : tout citoyen suspect de « libéralisme » est rééduqué ou, s'il est rebelle à la rééducation, considéré comme un ennemi et traité comme tel. Mais, à l'intérieur du système, les gens appartenant à divers quartiers, entreprises, régions, se soutiennent volontiers dans les difficultés ; on aide le voisin

à bâtir sa maison ; les revues albanaises regorgent d'histoires édifiantes, pour ne pas dire moralisantes, d'entraides et de sacrifices.

— Enfin, l'homme nouveau est athée, c'est-à-dire délivré de toutes les « superstitions ». Il faut bien admettre que les Eglises du pays n'ont pas toujours eu, en particulier au début de la dernière guerre, une attitude correcte. Les Albanais sont très anticléricaux, avant d'être athées.



Tous les lieux de culte sont fermés depuis quelques années et il est impossible à un voyageur de connaître la situation des croyants.

Mais il est gênant, pour la non-croyante que je suis, de voir le sentiment religieux détourné vers l'adoration d'hommes, si grands soient-ils ; j'ai par exemple entendu ceci, à propos de Lénine : « Ce portrait veut montrer que le grand guide est toujours vivant ».

On voit donc que les prototypes d'homme nouveau à bâtir dans un esprit de justice, peuvent varier à l'infini. Les différences — elles sont énormes — qui séparent le leur du nôtre me semblent dues surtout à des circonstances historiques, économiques, sociologiques. Ils doivent vivre dans leur système, comme nous dans le nôtre. Il n'empêche que, sans toujours le reconnaître, nous cherchons bien la même chose et que l'espoir du monde est là.

Noëlle Mariller.

## Vivre et mourir avec sens

*Ô mon Dieu, donne à chacun sa propre mort, donne à chacun la mort née de sa propre vie !*

De ces vers du *Livre de la Pauvreté et de la Mort* de Rainer-Maria Rilke, Maurice Schumann tire le titre de son dernier ouvrage\*.

Dans des pages tendres et souvent éblouissantes, il met à notre portée trois grands destins de ce siècle dont il ressent, à l'intérieur de lui-même, les apparentements secrets, la connivence spirituelle. C'est par leur mort aussi bien que par leur vie que tous trois ont fait éclater la part sublime de la vérité constamment choyée au fond de l'âme comme un beau fruit mûrissant.

Péguy, un « chrétien du seuil » animé d'une constante inquiétude avait été, avant même son étrange cheminement mystique, « un athée ruisselant de la parole de Dieu ». Il cherchait passionnément à « vivre et mourir avec sens » pour porter remède au mal universel. Sa vie fut une longue nostalgie qui le portait indéfiniment vers la « haute terrasse » où le Seigneur se livre à la chasse des âmes. Position solitaire où il devait rester incompris aussi bien d'un Jaurès tout absorbé par le combat terrestre que d'un Maritain qui étayait sa foi sur l'intellectualisme. Le poète, lui, se condamnait aux effusions du cœur. Jusqu'au jour ultime où, après avoir eu l'obsession de mourir trop tard, il put mourir avec sens sur un champ de bataille, le 5 septembre 1914, une balle en plein front. « Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés... »

Simone Weil meurt elle aussi avec sens. Elle meurt volontairement. Elle n'avait pu obtenir d'être parachutée en France occupée pour une mission qu'au secret de son âme elle confondait avec la mort. En écrivant ces pages, Maurice Schumann se délivre d'un remords, car il n'avait pas voulu accéder au désir héroïque de Simone Weil. Alors celle-ci se laissa mourir de faim. Elle avait un jour affirmé que dans le monde tel qu'il était, « manger à sa faim est toujours une escroquerie ».

Comme Péguy, Simone Weil fut possédée par l'absolu : elle meurt de faim autant par incapacité de penser ensemble le malheur

des hommes et la perfection de Dieu, et le lien entre les deux, que pour échapper à l'étreinte de ce Dieu qu'elle a aimé dans une attente dévorante et exclusive. Attente de la vérité dont une longue lettre à Maurice Schumann, reproduite ici, dévoile le secret. Celle qui a toujours voulu modeler implacablement sa conduite sur ses idées et non pas tirer ses idées de l'expérience, et qui, jeune agrégée de philosophie, partit comme milicienne en Espagne, puis travailla comme ouvrière dans la banlieue parisienne, refusa pourtant d'aller jusqu'au bout de sa rencontre avec le Christ dans l'Eglise pour ne pas avoir à conclure le désir ni faire « ratifier la convention » des sacrements par Dieu. Et quand elle meurt d'attente et d'amour, Simone n'a pas 35 ans.

Péguy, Simone Weil, Gandhi. Trois êtres exemplaires qui ont poussé jusqu'au sacrifice absolu leur foi et le sens inaliénable conféré à la vie. « On ne meurt pas seulement d'une maladie, on meurt de toute sa vie », disait Péguy. Le coup de poignard qui s'enfonça dans le corps décharné du Mahatma éteignit une vie parvenue à son sommet. Quelques semaines plus tôt, Gandhi avait confié à Maurice Schumann qu'il aspirait à une mort violente donnée par une main fanatique. Sans doute espérait-il arrêter ainsi les effroyables massacres que s'infligeaient deux communautés ennemies. Il venait de lire et de commenter le Coran, comme en d'autres occasions il lisait le Nouveau Testament ou la Bhagavad Gitâ, sur la ligne de fer et de sang qui séparait la ville brahmanique de la ville musulmane à La Nouvelle-Delhi, tentant, une fois de plus, de faire passer dans son auditoire la doctrine du Satyagraha, celle qui, avec les seules armes de la vérité et de l'amour, lui avait conféré tant de fois une force invincible et fait remporter des victoires dont la plus éclatante fut la libération de l'Inde.

Il faut savoir gré à Maurice Schumann de s'être fait le fervent mémorialiste de ces trois figures sublimes. L'ancien ministre français des Affaires étrangères non seulement présente trois héros modernes dont « la mort transforme les vies en destins », parce que leurs actes furent le prolongement de leur foi, mais il apporte, en plus, une précieuse contribution à la connaissance de ces trois grandes âmes.

R.-F. L.

\* Maurice Schumann : *La Mort née de leur Propre Vie*. Trois essais sur Péguy, Simone Weil, Gandhi. Postface de Jean Guitton, 193 p., Editions Fayard, Paris, 1974.



**Eminence**

# La ligne pure de cette montre lui donne une élégance sobre, libérée de la mode. Choisie par le Museum of Modern Art de New York, c'est à votre bras qu'elle prendra tout son éclat.

**Sa précision.** Elle fonctionne avec la régularité qui, de tout temps, fut l'apanage des montres Zenith. (Cette précision nous a valu plus d'un millier de prix à l'Observatoire de Neuchâtel.)

Mais, même pour nous, professionnels chevronnés, cette pièce de choix représente un incontestable sommet de la technique horlogère. Par sa construction, le boîtier constitue un véritable chef-d'œuvre de micromécanique: haut de 3,50 millimètres seulement, rigoureusement étanche, il nous a permis de réaliser

la montre-bracelet la plus plate du monde.

Nous l'avons rendue étanche afin de la protéger contre les atteintes de l'eau et de la poussière. Usez-en à votre guise: elle résistera aussi bien aux mille vicissitudes de la vie quotidienne qu'aux écarts de température et aux différences d'altitude extrêmes.

Zenith pense en effet que, si vous formulez de hautes exigences en matière d'esthétique, vous avez le droit de vous montrer tout aussi difficile sur le chapitre de

la précision.

**Sa beauté.** Vierge de tout ornement, la ligne superbement pure de cette montre lui donne une élégance simple, souveraine, indépendante de la mode. Par son classicisme même, elle restera toujours à l'avant-garde de l'art horloger.

Tant de beauté fascine. Aussi le «Museum of Modern Art» de New York a-t-il donné à cette montre Movado-Zenith une place d'honneur dans ses vitrines.

Mais, mieux que dans un musée, c'est à votre poignet que

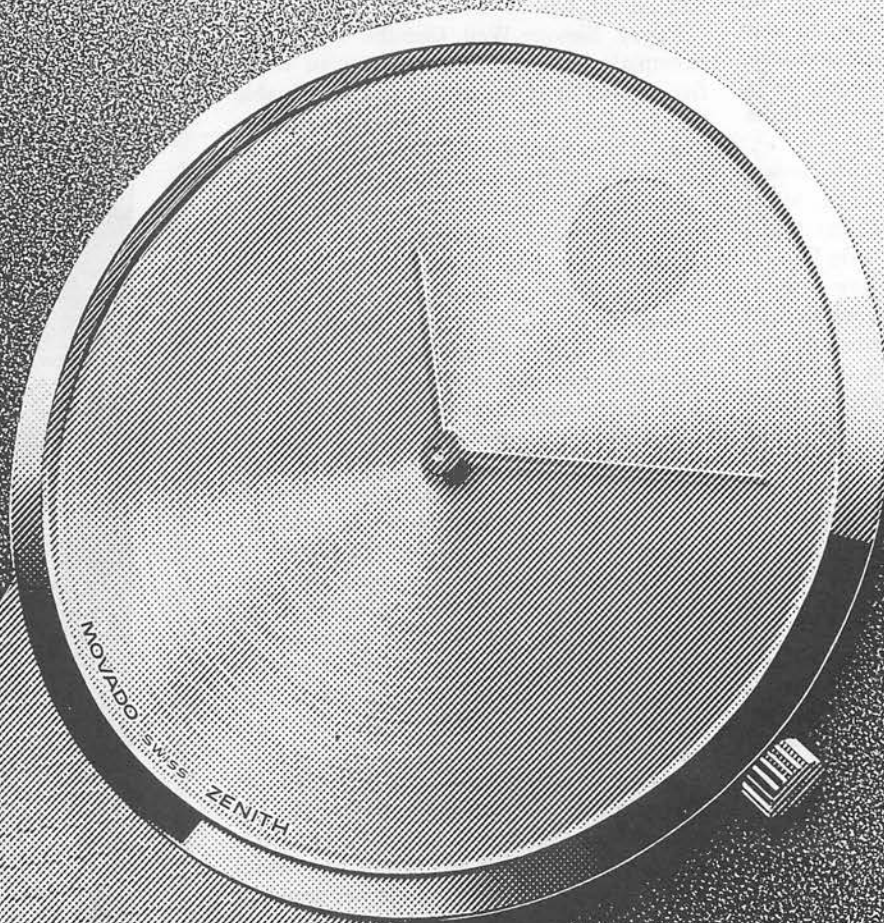
ce garde-temps devrait étinceler de son or blanc travaillé de façon exemplaire.

**Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.**

Modèle reproduit réf. 61 0270 535. 18 carats. Or blanc. Ultraplat. Étanche. Verre saphir inrayable, Fr. 6300.—. Même modèle en or jaune 18 carats, Fr. 6100.—.



## ZENITH



# Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.